

LES OUVRIERS WALLONS DANS LA REGION DE PETERSBOURG EN 1900

PAR

VLADIMIR RONIN

Katholieke Vlaamse Hogeschool Antwerpen

Lorsque le Belge Gustave de Molinari écrivait en 1861 dans une revue moscovite:

“Le surplus de nos capitaux et de notre travail pourrait être mis à profit, chez vous, de façon utile et avantageuse.”¹

ce n'était qu'un voeu mesuré d'un économiste libéral. Lorsqu'il voulait convaincre son audience russe à une conférence publique, en 1865, à Pétersbourg, de la nécessité de faire circuler librement la main d'oeuvre par-dessus les frontières et d'unir, dans une entreprise, des ouvriers de différentes nationalités,² il ne s'agissait que d'un principe théorique. Personne ne pouvait alors présager qu'à la fin du même siècle des milliers d'ouvriers, d'ingénieurs, de patrons et d'employés belges se porteraient en Russie, à ce vaste espace de l'industrialisation.³

Aussitôt que, dès 1897, l'on se mit à parler en Belgique d'une vraie “*exode des ouvriers belges*” vers la Russie,⁴ la presse russe, elle aussi y accorda son attention. En 1900, on ne trouve dans les sources belges que quelques mentions isolées de ces ouvriers en Russie. Ainsi Henri

1. *Sovremennaïa Létopis “Rousskogo Vestnika”*, 1861, n. 32, p. 4.

2. G. MOLINARI: *Poublitchnye leksii*, Saint-Pétersbourg, 1865, p. 73-74.

3. Cf. J. DENDOOVEN: *De Belgische aanwezigheid in Rusland 1880-1914*. Niet gepubliceerde licentiaatsverhandeling, Leuven, 1986, p. 36-132; E. STOLS: *Zuid-Rusland, een Belgische industriële provincie, Montagne Russe. Belevenissen van Belgen in Rusland*. Berchem, 1989, p. 88-109.

4. *Le Petit Bleu du Matin*, 26-27 décembre 1897; H. DELVAUX: *Fédération Industrielle Russe, Annales parlementaires de Belgique. Chambre des représentants*. Session du 14 juin 1901, Bruxelles, 1901, p. 1463.

Hauttecoeur a-t-il raconté, dans la Société Royale de Géographie d'Anvers, son voyage au bassin de Donetz, "*une province industrielle belge transportée en Russie*". Il s'est rappelé aussi brièvement sa rencontre fortuite avec un jeune ouvrier liégeois à la gare de Slaviansk. La moustache retroussée et les mains dans les poches, celui-ci chantait pendant des heures ses chansons wallonnes, en pensant à sa femme qui était si loin, à Seraing.⁵ Une rencontre fugitive, une brève mention. Mais à Pétersbourg, dans la même année 1900, la revue populaire "*Mir Boji*" [Le Monde de Dieu] avait déjà publié un long essai sur la vie des ouvriers belges en Russie.⁶ C'est un portrait sociologique, ethnographique et psychologique très détaillé de près de 300 Wallons qui sont venus avec leurs familles travailler dans une glacerie et une miroitière dans la région de Saint-Pétersbourg.

Le "*Mir Boji*" était une revue mensuelle littéraire et de vulgarisation scientifique "*pour l'autodidactique*". Elle constituait un organe de l'intelligentsia libérale de gauche qui était même proche au "marxisme légal" russe des années '90 du XIXe siècle et s'intéressait énormément à la vie sociale et culturelle de l'Occident. Parmi les auteurs figuraient les historiens Milioukov et Tarle, les économistes Tougan-Baranovski et Sergei Boulgakov, l'écrivain Mérejkovski. Le "*Mir Boji*" était une de ces revues russes largement lues qui au seuil du XXe siècle avec ses orages façonnaient dans le public les images des plus importants pays et nations européens. On ne saurait surestimer le rôle de telles revues dans la formation de la vision russe du monde à la veille de la Grande Guerre et de la révolution de 1917. Mais ce problème n'a même pas encore été envisagé par les historiens. Nous n'examinerons ici que la manière par laquelle cette revue présentait la Belgique à ces lecteurs.

L'intérêt des Russes pour la Belgique était dans les années '90 du XIXe siècle plus grand que jamais. Les universités de Bruxelles, de Liège et de Gand attiraient des centaines d'étudiants de nationalité russe. On prêtait surtout attention aux possibilités que la Belgique offrait aux femmes dans l'enseignement supérieur. Sur le champ de l'enseignement et des sciences le petit royaume était vu par les Russes comme un leader mondial. L'évolution belge en ce domaine se montrait d'autant plus intéressante et dramatique qu'elle était suivie par une lutte pour l'enseignement libre contre le cléricalisme, l'intelligentsia russe ayant de

5. H. HAUTTECOEUR: Moscou, *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, 1900, t. 24, p. 185-186.

6. A. NOVINO: Belgiyski rabotchi v Rossii, *Mir Boji*, 1900, n. 5, p. 25-40.

tout temps pour cette lutte une sympathie profonde. Un autre objet de l'attention, c'étaient les associations d'ouvriers et des coopératives belges. Dans les années '90, elles étaient devenues des vrais lieux de pèlerinage pour l'intelligentsia démocratique russe.⁷

De tous ces thèmes, on en a parlé dans les articles et les notices du "*Mir Boji*" concernant la Belgique. En 1893: la divulgation de la formation universitaire en Belgique, une université populaire à Charleroi, le projet de l'Université pour les femmes, les asiles de jour pour les enfants. En 1894: l'inauguration prochaine de l'Institut des Hautes Etudes à Bruxelles, qui devait être beaucoup plus démocratique et ouverte que la vieille U.L.B. En 1897: la coopérative "Vooruit" à Gand. En 1898: l'extension des études universitaires en Belgique. En 1900: la lutte contre les cléricaux. En 1901: l'inauguration de l'Institut Solvay à Bruxelles.

En mai 1900, il paraissait un sujet inattendu: "*L'ouvrier belge en Russie*" par A. Novino. La presse russe des années '90 se prononçait assez souvent sur la "question ouvrière" en Occident, en relatant les grèves, les congrès ou les meetings. La vie quotidienne de l'ouvrier étranger, ses pensées et ses sentiments étaient beaucoup moins connus. C'est ici donc que se trouvaient utiles les observations que l'on pouvait même faire sans quitter la Russie,

"dans une des fabriques avec des ouvriers belges, et nous en avons pas mal à l'heure actuelle. L'ouvrier belge s'expatrie en Russie avec sa famille, ses usages et coutumes, sa religion, ses convictions et avec tout son mode de vie" (p. 25-26).

Cet essai d'A. Novino était inspiré, de toute évidence, par l'intérêt du public russe aussi bien pour l'ouvrier étranger que pour les réalités belges.

On ne sait rien de l'auteur, probablement un journaliste russe, si ce n'est que ce peu que l'on peut tirer de l'article même. Il doit être resté longtemps dans les entreprises en question, parler facilement le français et connaître la vie quotidienne et les mentalités des ouvriers belges. Ses descriptions sont tellement frappantes et pittoresques que nous nous voyons obligés de les citer en abondance. Cependant, son texte ne reflète assez souvent que des impressions superficielles et des généralisations hâtives.

L'expansion de la main d'oeuvre belge en Russie, l'auteur l'explique très sommairement:

7. V. RONIN: Tussen hervormingen en oorlog. Russen in België 1862-1914, *Het land van de Blauwe Vogel. Russen in België*, Antwerpen, 1991, p. 83-90.

“Les Belges sont une nation entreprenante et industrielle par excellence; ils sont expérimentés dans l’exportation du capital à l’étranger. L’ouvrier belge s’expatrie chez nous non seulement par suite du transfert des capitaux belges, mais aussi tout simplement grâce à la finesse et la maîtrise de son travail”.

Si n’importe quelle société industrielle en Russie veut organiser la production de manière européenne, elle préfère recruter des ouvriers non russes, mais étrangers. En Belgique, il y a justement un excédent de la main d’oeuvre, élevée et endurcie “*par la main lourde du capital*”. Ce pathos anticapitaliste était bien caractéristique pour les publications russes de ce temps-là sur l’Occident et surtout sur la Belgique, “le paradis des capitalistes”.

“Le transport des ouvriers étrangers, leur salaire augmenté, la satisfaction de leurs réclamations qui ne sont pas du tout conformes aux réalités d’une fabrique russe, tout cela coûte énormément cher” (p. 26).

D’après Marcel Lauwick qui a inspecté en 1906 les entreprises belges au Sud de la Russie, l’importation de la main d’oeuvre étrangère augmentait les frais de production de 50%, car aux Belges on devait payer beaucoup plus qu’aux indigènes. “*Mais premièrement*”, continue le journaliste russe,

“tout cela n’est rien en comparaison avec ce que le travail admirablement intensif d’un homme expert peut produire (...); en second lieu, c’est nécessaire parce que la main d’oeuvre habile apprend beaucoup à la moins habile, c.à.d. la russe”.

Lauwick, lui aussi, décrit le rôle des Belges comme “*éducateurs*” des ouvriers russes. Il ajoute que les Russes, grâce à leur don inné d’imitation, faisaient leur apprentissage extrêmement vite.⁸ A. Novino:

“Un des directeurs s’étend très volontiers sur le fait que les Belges ont déjà accompli leur tâche, ayant appris aux Russes à travailler. Aussi a-t-il l’intention de ne pas renouveler les contrats expirants, mais de donner le travail aux Russes et d’éliminer de cette façon les Belges” (p. 37).

L’article dans le “*Mir Boji*” est consacré aux souffleurs et aux coupeurs de verre belges occupés dans les branches de production, où le travail

8. M. LAUWICK: *L’industrie dans la Russie méridionale. Sa situation – son avenir*, Bruxelles, 1907, p. 136, 141.

manuel n'était pas encore remplacé par une machine et où l'on avait encore besoin des ouvriers experts et habiles. 50% de la production totale de verre en Russie passait dans les entreprises avec une participation du capital belge.⁹ Après l'extraction charbonnière, la métallurgie et le traitement des métaux, ce sont la verrerie et la miroiterie qui étaient les activités les plus importantes des Belges dans ce pays, spécialement dans la région nord-ouest. Malheureusement, A. Novino ne précise pas, où justement "sur la côte méridionale du golfe de Finlande" se trouvaient les usines qu'il a examinées de près, ni à quelle société elles appartenaient. Il dit seulement que la société "n'était russe que par son nom" et qu'elle a construit les deux fabriques "il y a trois ou quatre ans" (1897-1898?), en moins d'une année et demie (p. 26).

Il s'agissait sans doute de la "Glacière du Nord", mentionnée aussi dans les sources belges. C'était la première verrerie dans l'Empire russe, fondée par les Belges. Aux termes de l'accord de 1899 avec la "Glacière de Moscou" et la "Glacière Belgo-Russe", cette entreprise s'est réservée en raison de son ancienneté 40% de la vente totale du verre poli en Russie.¹⁰ Les tables dans l'article de Louis Magné (1901) laissent voir qu'il n'y avait dans la région du nord de la Russie qu'une seule "société de l'industrie des glaciers", purement belge, avec le capital de 1.500.000 francs,¹¹ c.-à.-d. une des plus petites que les Belges avaient jamais fondées en Russie avant 1900.

Les ouvriers occupés dans les usines de cette société étaient venus de Charleroi. Charleroi et Verviers étaient les plus grands fournisseurs de la main d'oeuvre pour les verreries belges en Russie. Un autre groupe de 250 personnes était parti en 1897 de Charleroi pour travailler dans les verreries dans le gouvernement d'Ekatérinoslav, en Ukraine.¹² Les ouvriers, nous rapporte A. Novino, avaient été recrutés par contrat pour 2-3 ans et étaient arrivés avec leurs femmes et enfants.

"Il y avait parmi eux ceux qui avaient déjà séjourné en Italie, en France, en Autriche; quelques-uns avaient même été en Amérique; d'autres avaient des proches parents qui avaient déjà travaillé chez nous sur le Don ou près d'Oufa".

9. E. WITMEUR: Les avoirs et intérêts belges en Russie, *Revue économique internationale*, 1922, vol. 2, p. 311, 318.

10. *Société Belgo-Russe pour la fabrication des glaces. Rapport au 20 mai 1900*, Bruxelles, 1900, p. 11.

11. L. MAGNE: *Les valeurs mobilières russes, 2e partie*, Bruxelles, s.d., p. 24-25.

12. *La Cote Libre*, 14 décembre 1897. Cf. DENDOOVEN, p. 57, 69.

Séduits par les salaires et le confort que l'on leur avait promis, ils étaient partis pour le coin nord-ouest de la Russie qu'ils ne connaissaient point.

“Ils arrivaient sur place en groupes, munis de grands paniers tressés verts, dont le contenu consistait en lingerie, habits et toutes sortes d'ustensiles de ménage pour chaque famille à part.”

Le directeur belge qui était venu d'avance, avait fait de son mieux pour faire comprendre à tout le monde que les Wallons attendus étaient de beaucoup supérieurs à la population russe. Il les présentait comme un peuple éclairé, européen, avec des intérêts culturels. C'est pourquoi l'on avait offert à chaque famille belge un appartement de trois pièces, décent dans toute l'acception du terme et loin de ressembler aux baraques, où les jeunes ouvriers russes étaient serrés par 12-20 personnes dans une chambre, ni aux cuisines, où logeaient les ouvriers russes avec leurs familles.

En effet, les indigènes avaient été stupéfiés par une foule affluée d'étrangers noirs et bavards, les “Français”, comme on les appelle ici. Chacun était impatient d'apprendre à connaître ceux qui allaient s'installer dans des bons appartements et gagner largement leur vie”.

Au Sud de la Russie, on appelait les Belges également “Français”,¹³ les ouvriers russes ne faisant généralement pas la différence entre les Belges et les Français.

“Peu de temps après, la verrerie a commencé à travailler, et un peu plus tard, les machines de la miroiterie se sont aussi mises en marche avec fracas. C'est alors que “le Français” eut son champ d'action, où il pouvait montrer ce qu'il était, à quoi bon lui servaient tous ses privilèges et pourquoi, enfin, on l'appréciait tant. Les deux usines comptent plus de mille ouvriers, y compris ceux qui ont été occupés dans la construction, et les manoeuvres. Parmi eux il y a environ 300 Belges, à peu près 100 Suédois et Finnois, les autres sont Russes” (p. 27).

A en croire le rapport d'Henri Delvaux au Parlement belge (juin 1901), en 1897, 1531 ouvriers belges sont allés en Russie (1553 avec les contre-mâîtres), en 1898, 1433 (1485) et en 1899, 1304 (1362).¹⁴ Ces 300 ouvriers de Charleroi, dont il était question dans la revue russe, constituaient donc avec leurs familles une partie assez considérable de la colonie belge en Russie à la fin du XIXe siècle.

13. B. COUBAUX: *Dans la steppe*, Bruxelles, 1935, p. 42.

14. DELVAUX, p. 1463.

L'auteur relate en détail, comment les souffleurs de verre, leurs assistants et les "gamins" de service belges travaillaient-ils péniblement des heures durant dans l'air brûlant et sous la lumière aveuglante des fourneaux. Ils devaient tendre tous leurs muscles et les poumons, balancer sur les passerelles de bois et leur attention ne pouvait jamais s'affaiblir, car leur travail ne permettait pas la moindre nonchalance. La vitesse, l'adresse et la précision des yeux et des mains des coupeurs de verre belges dans la miroiterie sont décrites par Novino avec le même enthousiasme.

"Tous les Belges sont recrutés par contrat. (...) L'ouvrier peut bien oublier les lois, que l'on respecte en Belgique; il peut bien ne pas connaître les lois russes. Son unique loi est le contrat" (p. 29-30).

L'auteur cite les paragraphes les plus typiques d'un tel contrat. Ainsi, "*pour garantir la réalisation précise du contrat*", la société retenait-elle chaque mois 10% du salaire de l'ouvrier jusqu'à ce que la somme retenue atteigne 500 francs que l'on lui restituait à l'échéance du contrat. L'ouvrier, pour sa part, s'engageait à s'accommoder "*aux règles de la fabrique et aux conditions de vie dans le pays*". On lui offrait un appartement confortable et le combustible, aussi bien qu'un lopin de terre pour un jardin. La société lui payait également son voyage en Russie en troisième classe. Mais si l'ouvrier ne venait pas en Russie dans le délai contractuel (ce qui arrivait souvent), il devait payer un dédit de 1000 francs.

Les souffleurs de verre travaillaient en trois équipes de 10 heures, avec une pause d'une demi-heure. Le travail pouvait commencer aux moments les plus différents du jour ou de la nuit. Les souffleurs gagnaient 11 kopecks pour un cylindre de verre soufflé d'une qualité déterminée. Un bon maître pouvait même hausser le paiement "*jusqu'à 500 roubles ou plus par mois*" (p. 30). L'auteur lui-même met ces derniers mots en italique: tant ils frappaient l'imagination en Russie, où un ouvrier gagnait alors rarement plus de 50 roubles par mois. En Belgique même d'ailleurs, les salaires dans les verreries étaient plus hauts que dans d'autres industries. Un souffleur belge, dont il est question dans la revue russe, gagnait en moyenne 300-350 roubles par mois (Lauwick cite la même somme pour les contremaîtres belges dans les aciéries au Sud de la Russie). Les souffleurs peu nombreux de Finlande ne recevaient pour le même travail que 150-200 roubles, les souffleurs russes encore moins. Aussi payait-on 70-100 roubles aux assistants belges et seulement 12 roubles aux "gamins".

“Il n’y a pas de la limite d’âge dans le recrutement des enfants pour la fabrique. Les fils des ouvriers y travaillent à l’âge non seulement de dix ans, mais aussi de huit et neuf ans. Leur journée de travail est celle d’une équipe de souffleurs”.

“Avec cette rémunération il est facile de vivre non pas comme les ouvriers russes, mais humainement, de façon plus civilisée et plus largement”.

Cependant, l’auteur n’a rien aperçu de spécialement “civilisé” dans la vie quotidienne des ouvriers wallons.

“Ils vivent salement et étroitement (...) du point de vue de l’étroitesse excessive de leurs intérêts dans la vie” (p. 31).

Le mode de vie de toutes ces familles belges était le même. Une des trois pièces de leur appartement servait de cuisine, et c’est là qu’on recevait aussi les invités et que les enfants étudiaient (c’étaient pour la plupart des cas les familles avec 1-2 enfants). Dans une autre chambre, presque jamais chauffée, on se couchait.

“Ils se couchent tous quelque peu serrés, dans les lits de bois énormes, avec un nombre incroyable d’oreillers et de toutes sortes de chiffons, entassés sur les lits. Contre le mur est placé un très grand panier tressé avec toute la garniture de toilette. La dernière pièce sert de resserre et de garde-manger; elle n’est jamais chauffée du tout et s’est imprégnée d’une odeur d’humidité. On y place des grands tas de pommes de terre, qui pourrissent et ferment, on y entasse des oignons, etc. Cette pièce n’est séparée de la précédente que par une simple cloison de bois avec fissures et forme sans aucun doute un foyer de refroidissements et de toute sorte de miasmes” (p. 31-32).

L’auteur comble d’éloges l’assiduité et la maîtrise de travail de ces ouvriers de Charleroi; par contre pour leur vie familiale il n’a qu’une légère ironie. La famille wallonne est encore patriarcale:

“Le père, le mari est le chef de famille, son souverain, son demi-dieu. Il suffit de le voir entrer à la maison après le travail pour saisir l’essence du régime familial belge. A peine fait-il irruption dans la cuisine, lourdement, en patron, sa femme et ses enfants l’entourent tout de suite et là, au milieu de la chambre, commencent tous ensemble à le déshabiller. Il reste debout, d’un air majestueux, s’appuyant sur les épaules de ses proches, alors qu’ils lui retirent ses bottes, lui mettent les pieds dans les sabots, lui ôtent son veston, dénouent ses cache-nez, lui endossent une flanelle, lui apportent son mouchoir. Lui-même, il ne bouge pas le petit doigt, il ne fait que se donner avec bienveillance à leurs soins. Son costume changé, il se met à

table pour ne plus bouger jusqu'à l'heure de se coucher. C'est là que l'on lui sert son repas, sa bière et sa pipe.

Les Belges boivent excessivement beaucoup de bière. Ils apprennent à la boire dès leur enfance, et il arrive souvent qu'un enfant de 3-4 ans vide à un dîner une bouteille de bière toute entière. Ils mangent très parcimonieusement et surtout des pommes de terre et d'autres légumes. Ils expriment toujours leur mécontentement de ce que l'on ne peut pas trouver de bons légumes en Russie. La viande est chère et elle n'est pas d'ailleurs dans leurs bonnes grâces, tandis qu'aux légumes de toutes sortes le Belge y est habitué et en cette matière il est un vrai gastronome" (p. 32).

Ces observations d'A. Novino dans la région nord-ouest peuvent être confirmées par le fait que la colonie belge du Sud de la Russie souffrait, elle aussi, à cette époque-là, de la pénurie de légumes. "*Une véritable privation pour nous est le manque de légumes*", se souvenait Berthe Coubaux, la femme d'un employé belge en Ukraine.¹⁵

C'est justement au manque de légumes et au climat bien rude que les ouvriers belges attribuaient toutes leurs maladies et celles de leurs enfants en Russie. Mais l'auteur est porté à en accuser également leur propre "*manque de civilisation*". Ce mot russe "*nekoulturnost'*" est aussi mis en italique! La Russie d'après Pierre le Grand se développait avec un complexe d'infériorité socio-culturel qui la faisait et fait encore tenir n'importe quel "Européen" pour un Kulturträger, porteur d'une haute civilisation. Les étrangers eux-mêmes contribuaient à cultiver ce stéréotype traditionnel: rappelons-nous le directeur belge qui présentait d'avance ses ouvriers compatriotes comme "un peuple éclairé, avec des intérêts culturels". Chaque fois que ces attentes culturelles fortement exagérées vis-à-vis un "Européen" se trouvaient trompées, c'était pour un Russe plus qu'une déception, c'était un vrai choc. L'admiration pour un "Européen" se change alors en un sarcasme tout autant démesuré. "Le manque de civilisation" de certains individus venus de l'Occident est aux yeux des Russes un fait extraordinaire, criant, digne d'être mis en italique.

Cela concernait encore davantage les Belges: une image flatteuse du petit pays éclairé, propre et hautement civilisé constituait un lieu commun dans le publicisme russe du XIXe siècle. "Le manque de civilisation" d'un ouvrier wallon devait vraiment frapper le lecteur.

"Vous ne parviendrez aucunement à persuader un Belge qu'il ne faut pas, quand il gèle, rester près du poêle bien chauffé, la porte d'entrée ouverte; qu'il ne faut pas dormir dans une chambre à moitié humide, à côté de la

15. Cf. COUBAUX, p. 39; STOLS, p. 95-96.

“cave”; qu’il ne faut pas se protéger contre le froid de la façon dont ils le font chez eux. Personne ne porte une pelisse. On met une flanelle sur une autre, des bas chauds, souvent des bottes de feutre; tout cela ne se lave pas, on le porte sale, à peu près pendant tout l’hiver sans changer, tout cela s’est imprégné de sueur. (...) On prend, bien entendu, facilement froid. Alors ça commence, les maladies, l’indignation contre le climat, les malédictions envers la Russie” (p. 32).

Mais si un Belge tombe malade, le soigner, c’est aussi la galère, autant ils sont attachés aux guérisseurs, aux recettes populaires, aux tisanes. On met le malade juste à côté du poêle chauffé au rouge, où l’air étouffant est insupportable, et, qui pis est, la fumée de pipe s’élève tout le temps en nuages.

“On ne verra jamais un ouvrier belge sans sa pipe, il la suce sans cesse. (...) Même les petits enfants fument les cigares; les grand-mamans et les mairaines en Belgique leur envoient des cigares en cadeau. Il arrive de voir fumer les petits de 6-7 ans”.

En général, les gosses belges ont fait sur l’auteur une impression plutôt ambiguë.

“La plupart des enfants est dès leurs premières années affectée par des gros défauts de leurs parents et est bien informée dans les domaines, où l’accès est, d’habitude, interdit aux enfants. Pourtant, il y a également des exemples d’une bonne éducation. En groupe, ils donnent tous l’impression d’être enfants des familles cultivées. La vivacité, le sans-façon, l’indépendance sont leurs avantages principaux par rapport à nos gosses de la campagne et des fabriques. Une adresse remarquable à s’orienter et à se sentir à l’aise dans n’importe quelle ambiance est propre à tous les enfants wallons sans exception. Où qu’un petit Léonard, Fernand ou Jules se trouvent par hasard, ils ne se perdent nulle part et gagnent vite les bonnes grâces de tout le monde. En hiver, ils flânent en troupe par les rues de l’usine et jettent de la neige l’un contre l’autre. Aussi colportent-ils de la bière sur des luges de porte en porte, en échangeant de gros mots et riant à gorge déployée” (p. 33).

Le public russe savait très bien alors, à la différence de l’époque actuelle, que la Belgique compte deux communautés linguistiques fort différentes en tant de choses.¹⁶ L’auteur parle le plus souvent des “Belges”, mais *“les Belges travaillant à ces usines sont exclusivement Wallons; des Flamands*

16. Cf. V. RONIN: Les Flamands et les Wallons aux yeux des Russes (1815-1914), *Revue Belge de Philologie et d’Histoire*, 1992, n. 4, p. 942-959.

il n'y a personne" (p. 31). Cependant, on n'avait pas encore en Russie assez d'informations concrètes sur les populations belges, et les lecteurs russes devaient s'y intéresser énormément, de sorte que l'auteur rapporte tout en détail:

"Le Wallon même ressemble de visage à un Juif. Il y a beaucoup qui l'auraient facilement confondu avec un Juif. Un grand nez busqué, des grands yeux noirs, un menton rasé, les moustaches soigneusement dépliées et les cheveux plats noirs, voilà une tête typique du Wallon. Il y en a aussi de blonds parmi eux, mais au même teint et aux mêmes traits de visage. (...) Une écharpe autour du cou est un attribut de rigueur du costume de tout Wallon; sans cela il ne sort jamais. (...) La plupart des femmes belges sont laides, les traits réguliers sont très rares. Elles s'habillent avec une nonchalance et une malpropreté excessives, mais chacune a une robe de sortie cousue à la mode, et même un chapeau. Elles sont toutes peu cultivées; les médisances et les commérages sont leur unique occupation en dehors du ménage qui, nous venons de le voir, est de niveau très bas. Elles savent toutes lire et écrire, bien entendu. En revanche, leur intérêt pour la vie sociale est primitif".

En Russie, on s'imaginait la vie sociale des ouvriers occidentaux comme une succession ininterrompue de meetings, de manifestations et de congrès. Les lecteurs libéraux dans l'Empire autocrate aimaient suivre avec émotion et sympathie *"la lutte du prolétariat pour ses droits et sa liberté"*. Mais hélas! comment les souffleurs de verre wallons en Russie étaient loin de tout cela! Leurs soirées de samedi étaient *"caractéristiques avant tout par l'abondance de la bière et par la fumée de pipe noyant alors toute la salle"*. Une révélation tout à fait décevante: ils ne font que danser à l'accordéon,

"le plus souvent homme avec homme, les bras sur les épaules l'un à l'autre, leurs bonnets sur les têtes et leurs pipes entre les dents. Des meetings, des discours, des débats on n'en voit pas la couleur. Ils se réunissent tout bonnement pour badiner, boire et chanter en chœur".

Non moins populaires étaient les combats de coqs, où l'on allait en procession, battant le tambour. En somme, la déception du lecteur russe devait être énorme.

A en croire A. Novino, les intérêts culturels de ces Wallons ne se manifestaient que dans la lecture de *"La Gazette de Charleroi"*, qui venait de la Belgique, et dans leur correspondance avec leurs proches parents.

“Mais ces lettres diffèrent si peu de celles que l’on écrit chez nous dans la campagne: “et nous saluons aussi notre cher compère”, – ils les écrivent selon le même patron, expriment le respect et le dévouement en termes peu naturels et boursoufflés, se rappellent l’un après l’autre tous les parents, etc.”

On a plutôt l’impression que l’auteur est trop sévère envers ces simples ouvriers de Charleroi et y cherche la petite bête. Son sarcasme ne se laisse pas comprendre que dans le contexte des attentes culturelles naïves et exagérées vis-à-vis des “Européens”, dont nous venons de parler. Le niveau culturel de ces Belges était sans aucun doute beaucoup plus haut que celui de la plupart des ouvriers russes à cette époque. Mais aux yeux de l’auteur russe ce n’était point suffisant pour les “Européens”, car il les juge selon les critères de “civilisation” applicables plutôt à ses intellectuels lecteurs.

“Le Belge n’a pas d’amples connaissances. Il a une certaine idée de l’histoire de sa patrie, il sait qu’il y avait une révolution et que dès lors la Belgique est indépendante et on y chante “La Brabançonne”; mais c’est tout ce qu’il sait. Sur la situation actuelle, sur la politique européenne il est, en effet, beaucoup mieux informé, puisqu’il lit des journaux. De la littérature il n’a aucune idée. Ses connaissances de la géographie sont fort confuses et acquises plutôt dans ses propres voyages de pays en pays. De l’arithmétique il ne connaît que les rudiments. Des livres vous n’en trouverez aucun, on ne s’y intéresse pas; mais de toutes les nouvelles politiques on s’en saisit fièvreusement. La musique, c’est une autre chose. On l’aime bien; pas mal d’ouvriers et de leurs femmes jouent du piano à queue (ici, ils n’en ont certainement pas, mais de temps en temps on peut se servir du piano à queue dans l’appartement du directeur). Une foule de très belles voix. Le soir, on entend ça et là les baraques chanter. A cet effet, on se réunit souvent dans l’appartement de quelqu’un pour former un chœur beau et animé” (p. 34).

Comment les ouvriers belges voyaient-ils la Russie et les Russes? A juger d’après les renseignements et les avis donnés en 1901 par Emile Harmant aux hommes d’affaires belges partant pour la Russie, même ceux de ses compatriotes qui voyageaient dans les wagons-lits, le “Baedeker” dans les mains, ne savaient dans la plupart des cas pratiquement rien de ce pays. Plus tard, en 1912, Léon de Litwinsky, le directeur de la Mission Commerciale Belge en Russie, critiquera le manque de connaissances sérieuses du pays et les contacts trop superficielles avec les indigènes comme les causes principales des insuccès des entrepreneurs belges en

Russie: "Ils se considèrent un peu comme de passage".¹⁷ C'était surtout la première grande onde des Belges en Russie (1895-1900) qui ignorait la langue et les coutumes du pays et ne voulait pas se rapprocher des Russes. C'était donc trop naïf, en 1900, de s'attendre à ce que ces simples ouvriers de Charleroi recrutés pour 2-3 ans connaissent assez bien cet Empire lointain.

Cependant, chacun d'eux savait bien qu'il y avait en Russie

"le bassin de Donetz, l'Oural, Pétersbourg et Moscou. Sur la Donetz travaillent ses confrères, avec qui il est même en correspondance; de même en Oural. Pétersbourg et Moscou sont les capitales (deux mauvais Bruxelles), sa fabrique y a des magasins et des dépôts. A Pétersbourg, il y a le tsar, comme à Bruxelles le roi. Mais il n'y a pas le parlement, et la langue russe ne possède même pas un mot désignant le parlement. Dans une vieille encyclopédie le Belge a appris qu'il y avait quelque part "les steppi", peuplées par les Cosaques; les unes et les autres lui font peur, car il a entendu dire qu'on y mange des chandelles et fait jouer tout le temps les fouets et le "knout". Mais à Pétersbourg c'est interdit; là, croit-il, on ne fait qu'interdire.

Une fois, j'ai assez longtemps parlé avec un ouvrier de l'affaire Dreyfus. Tout à coup, comme s'il s'est rappelé quelque chose, il s'est interrompu par une question: "Mais alors, est-ce que vous vous êtes abonné à un journal français?" – Je lui réponds: "Pourquoi nécessairement français? Je lis des journaux russes". – "Mais est-ce qu'on permet aux journaux russes d'écrire de la politique?" – Un autre Wallon a répondu pour moi, de l'air le plus compétent: "Mais certainement, s'il ne s'agit que de la politique extérieure. Il est seulement interdit aux journaux russes d'écrire de la politique intérieure, mais de celle extérieure on peut écrire à volonté".

Environ deux fois par an chacun de ces ouvriers allait dans "la ville", à Pétersbourg.

"Ceux qui ont une famille y vont avec leurs femmes, ils font des courses dans les magasins et vont au cirque, parfois même au théâtre Mikhaïlovski. Pour les célibataires ces voyages entraînent des dépenses dans les restaurants et les cafés-concerts français, car c'est pour cela qu'ils visitent la capitale. Avant le départ, ils se réunissent d'habitude chez un collègue expert, lui prennent les adresses des hôtels, des salons de coiffure, etc. et

17. E. HARMANT: Quelques renseignements pratiques pour les Belges qui vont en Russie, *La Revue Générale*, 1901, t. 73, p. 303-317, 340-353; L. DE LITWINSKY: *Le Belge en Russie*, [Liège], 1912.

avec les renseignements et les avis acquis ils passent à Pétersbourg insoucians deux ou trois jours, selon la durée du congé que leur a accordé le patron” (p. 36).

Quant aux gens de pays, ces Belges n’en avaient pas une haute opinion. Un des premiers mots russes qu’ils arrivaient à apprendre était “*moujik*”. Ainsi désignaient-ils n’importe quel Russe des couches inférieures.

“Même si ce n’est pas pour lui un gros mot, le Belge ne parle du moujik qu’avec mépris. Fréquemment, s’il ne se gêne pas pour vous dire ce qu’il pense, vous entendrez de lui que “le moujik russe est un “*dourak*” [imbécile], et si vous en êtes indigné, il vous expliquera tout de suite, comment il est arrivé à cette conviction. Il vous dira avec animation, les yeux pleins de feu, qu’on ne saurait appeler le moujik autrement, car ce dernier tolère que n’importe qui le traite de “*dourak*”, et ne lui casse jamais la gueule. Très sincèrement indigné et ému, le Belge vous fait comprendre que son compatriote n’aurait jamais toléré un surnom aussi vexant, tandis que le moujik non seulement le tolère, mais ne le regarde même pas comme un outrage, et s’il ne le regarde pas ainsi, alors il est effectivement un “*dourak*”. (...) Quelques-uns y ajoutent tout bas avec une horreur dissimulée: “On le frappe, on le frappe ... et lui, il ne réagit pas!” (p. 34-35).

“En général, le Belge ne connaît pas la Russie. Il maudit le climat russe, il maudit la neige impraticable en hiver et les sables non moins impraticables en été. (...) La langue russe lui est totalement étrangère”.

Mais l’auteur se contredit immédiatement, lorsqu’il dit que ces Belges voulaient bien apprendre le plus vite possible à comprendre et à parler le russe, “*pour ne pas faire une gaffe, pour en tirer plus d’avantage*”. Il se trouve par ailleurs que parmi les Belges en Russie les ouvriers étudiaient le russe avec même plus d’enthousiasme que les hommes d’affaires. Aussi les ouvriers de Charleroi étaient-ils, de toute évidence, assez souvent en rapports avec les Russes, malgré tout leur mépris pour le “*moujik*”.

“Chez tous ces ouvriers belges vous trouverez un petit livre très bon marché contenant des phrases généralement usitées, traduites en russe et en français, ou bien un petit dictionnaire français-russe”.

On a même inventé une méthode spéciale d’apprendre la langue: sur une feuille on écrivait en quelques colonnes les mots français les plus courants et la suspendait sur le mur.

“Au fur et à mesure qu’un ouvrier apprend les équivalents russes, il les inscrit dans une colonne vide à côté des mots français, avec les caractères français bien entendu. Avant tout, les Belges apprenaient des gros mots (“*dourak*”, “*merzavets*” [salaud] et d’autres pires), puis les nombres et les noms des choses d’une importance vitale: “*khleb*” [pain], “*miaso*” [viande], et ensuite des verbes, comme “*prichol*” [il est venu], “*govoril*” [il a parlé], “*ponimai*” [vois-tu?].

Les ouvriers belges apprenaient le russe non pas dans la fabrique, mais dans le commerce avec les Russes dans la rue.

“Tout le monde connaît les mots “*rabotai*” [travaille!], “*tchas*” [heure], aussi que les nombres jusqu’à 100; ce vocabulaire restreint suffit pourqu’on puisse faire une causerie des affaires d’usine” (p. 35).

Sur l’attitude des ouvriers russes envers les “Français” A. Novino ne nous relate pas grand-chose. Ce fut justement dans ces années-là (1899-1900) que le Sud de la Russie vit les premiers conflits entre les Belges et les ouvriers indigènes, s’achevant dans les pillages et les incendies prémédités.¹⁸ L’article dans le “*Mir Boji*” nous plonge, par contre, dans l’atmosphère patriarcale des relations paisibles et tout à fait de bon voisinage. Les ouvriers russes s’intéressaient beaucoup à leurs nouveaux collègues et apprenaient, eux aussi, quelques mots français.

“Il est curieux de voir un “Français” parler entre ses dents, la mine très sérieuse, la pipe dans la bouche: “Quand travaillerez-vous demain?”, et il crache à part, avec un sifflement, un filet de salive fumeuse. Un gaillard russe aux cheveux ébouriffés, portant une chemise rouge et des bottes graissées, lui demande d’un ton désinvolte: “Kan? Demen?” – “Oui”. – Le Russe crache, lui aussi, à part et lui répond d’une manière non moins sérieuse: “Demen a katror” (p. 36).

Les ouvriers russes de la verrerie avouaient eux-mêmes que “*le Français on ne peut pas l’égalier*” et que “*parmi les Russes il n’y a pas encore de souffleurs*”. De plus, les Russes travaillaient le plus souvent dans d’autres ateliers et ne pouvaient pas suivre l’action des souffleurs. Pour remplacer effectivement “*l’élément belge*” trop coûteux l’auteur suggère donc d’organiser pendant les pauses entre les équipes des souffleurs “*une sorte d’école de souffleurs de verre pour les ouvriers russes*”. En revanche,

18. *La Russie. Journal hebdomadaire international*, 8 août 1900, p. 3; 22 août 1900, p. 3. Cf. DENDOOVEN, p. 106-109.

dans la miroiterie, où la plupart des Wallons ne faisait qu'assister les machines, leurs collègues russes étaient d'avis que "les Français" travaillaient même plus mal que les Russes, et ne méritaient nullement leurs salaires augmentés. Dans l'atelier du polissage les Belges, pressés de gagner davantage, maniaient les verres avec une grande nonchalance et les cassaient fréquemment.

"Notre ouvrier", disent les Russes, "travaille sans faire de bêtises, avec ménagement, prudemment. (...) Mais le Français casse les verres sans retirer même la pipe de sa bouche; il s'en fiche!" (p. 37-38).

L'auteur n'a constaté aucune influence considérable des ouvriers belges aux Russes, sinon le relèvement général de la culture technique du travail. L'ignorance réciproque de la langue d'autrui et la vie isolée des Belges au sein de leurs compatriotes empêchaient les contacts plus intensifs.

"L'aspect extérieur de la vie de l'ouvrier étranger, son "caractère civilisé" nous l'avons vu; je doute qu'il en ait quelque chose à imiter, si ce n'est que la lecture des journaux" (p. 38).

Plus intéressantes sont les observations de l'auteur concernant le caractère démocratique des relations entre les Belges mêmes. A la différence des ouvriers russes, les Wallons n'avaient pas peur de leurs chefs et n'en recherchaient pas les faveurs. Dans l'administration des usines il y avait très peu de diplômés, c'étaient le plus souvent d'anciens ouvriers, qui dans leur jeunesse avaient fait carrière. Un directeur et un simple souffleur de verre se sentaient également

"enfants du même pays, jetés, à la recherche du lucre, aux parages lointains". "Ainsi, en hiver, ce directeur danse-t-il tout bonnement au club avec les femmes de ses ouvriers, et en été, il fait paisiblement passer les soirées avec ses compatriotes à un jeu de cartes près de l'entrée d'une baraque. Dans l'appartement du directeur vous trouverez un ouvrier ou sa femme, venus pour se servir du piano à queue du directeur, faire une causette avec son épouse, leur apporter une nouvelle, demander son avis sur les cigares à acheter, etc. On n'est pas non plus troublé par le fait que l'un porte des vêtements bon marché et mal cousus et des sabots, tandis que l'autre met un complet élégant d'un tissu bien cher" (p. 37).

Une telle intimité entre les cadres et les ouvriers belges n'était apparemment caractéristique que pour cette colonie fermée et pas trop grande dans la région de Pétersbourg. Au milieu belge beaucoup plus nombreux au Sud de la Russie, la distance sociale était, d'après tous les témoignages disponibles, considérablement plus grande, et on l'observait

rigoureusement. Les ingénieurs et l'administration passaient leurs loisirs en petit comité, les ouvriers n'avaient pas l'accès aux clubs ni aux casinos des cadres, et les rapports entre les deux catégories en dehors du travail étaient minimes.¹⁹

Non moins insolite et surprenante était pour un journaliste russe des années '90 du XIXe siècle une très forte politisation des ouvriers belges.

"Même les enfants savent qu'il y a les catholiques et les socialistes. Il est curieux d'entendre d'un enfant: "Je n'étudie pas la religion, car mon père est un socialiste". Il faut pourtant noter que les opinions de la majorité sont plus que modérées".

Egalement modérée était la libérale "*Gazette de Charleroi*", à laquelle ils étaient presque tous abonnés et qui venait de la Belgique avec tout le courrier trois fois par semaine (p. 38).

Insolite était aussi le patriotisme franchement pathétique de ces simples ouvriers, qui, à en croire Marx, n'avaient pas de patrie. Les souffleurs de verre de Charleroi aimaient chanter "*la Brabançonne*" et montraient avec orgueil sur un globe un point mignon:

"Voilà notre Belgique. (...) Combien de chemins de fer, de fabriques, de villes n'y a-t-il pas là-bas, quels bâtiments magnifiques! Là, c'est Bruxelles, où habite le roi; ici, c'est Charleroi, où sont tous nos proches ...". C'est chez eux, chez leurs proches qu'ils ont parfois une envie irrésistible de revenir".

La nostalgie de leur "*chère patrie*" faisait renoncer quelques-uns d'entre eux à tous les avantages matériels et fuir en cachette, sans passeports, en Belgique. On les attrapait sur la frontière, les punissait et faisait revenir dans la fabrique. Encore plus touchante est l'histoire d'un jeune ouvrier André. Mis à l'hôpital d'usine, il pleurait du mal du pays, ne mangeait rien et suppliait le premier venu de le renvoyer en Belgique.

"Ce jeune homme exténué demandait, comme un enfant capricieux, tantôt l'un, tantôt l'autre plat belge et rêvait de sa patrie lointaine. Puis, il a réussi à partir" (p. 40).

*"Seul dans le grand désert,
Enfant de la Belgique",*

19. Cf. STOLS, p. 95-96.

chantaient-ils tristement leur chanson préférée “*La Sentinelle*”. Ils le chantaient d’eux-mêmes. Mais un ou deux ans après, ils sont assurément tous rentrés dans leur pays. Le remplacement des Belges par la main d’oeuvre russe, déjà assez bien instruite, mais encore très bon marché, a commencé partout en Russie justement vers 1900. Ainsi, de 200 souffleurs de verre belges dans une grande verrerie de la Société Belgo-Russe à Lakatch, le gouvernement de Riazan, n’en sont-ils restés vers le mars 1900 que 15.²⁰ Dès le début de la crise industrielle en Russie en 1901, la présence des Belges y a connu partout une diminution rapide.²¹ Dans la région de Pétersbourg, d’après Lauwick, la plupart des entreprises belges est même totalement disparue vers 1906.²² Une liste des sociétés belges au Nord de la Russie, que nous trouvons dans l’article de Magné, paru en janvier 1901, compte encore une verrerie. Quelques mois plus tard, dans un rapport, présenté au parlement en juin, il n’y a plus parmi “les glaceries et verreries” belges en Russie aucune dans les gouvernements, situés au nord de Moscou.²³ La société, dont il est question dans le “*Mir Boji*”, devait, évidemment, fermer ses usines sur la côte méridionale du golfe de Finlande entre le janvier et le juin 1901.

Le séjour de ces 300 ouvriers wallons en Russie était donc de courte durée, mais il n’est pas passé inaperçu dans la presse russe. L’article d’A. Novino est peut-être le premier essai russe, et le plus détaillé, sur les ouvriers étrangers, qui sont venus travailler dans l’Empire du tsar. Sur le mode de vie et les mentalités des simples ouvriers belges en Russie cette publication nous offre beaucoup plus d’informations que tout le livre des mémoires de Berthe Coubaux ou les lettres d’Ekatérinoslav de l’ingénieur Alphonse Everaerts,²⁴ que les historiens belges connaissent déjà bien. Le récit de la vie d’un groupe des ouvriers wallons dans la région de Pétersbourg complète heureusement ce que les “expatriés” belges eux-mêmes ont écrit de leur expérience russe dans d’autres parties de l’Empire, spécialement en Ukraine.

Il est également important que l’article dans le “*Mir Boji*” nous fait connaître non pas une, mais deux choses intéressantes en même temps. Avec une histoire des ouvriers belges occupés dans deux usines non loin de Pétersbourg, il nous apprend la manière dont ces étrangers ont été vus

20. *Société Belgo-Russe*, p. 6.

21. DENDOOVEN, p. 38-40, 69, 74, 128.

22. LAUWICK, p. 26.

23. MAGNE, p. 24-25; DELVAUX, p. 1462.

24. Voir à ce propos l’article d’Eddy Stols dans *Montagne Russe*.

et jugés en Russie. Vus et jugés par les ouvriers russes, travaillant à leur côté, mais aussi par l'auteur et – à travers lui – son public russe, dont nous voyons ici le respect incontestable pour les travailleurs étrangers, aussi bien que des stéréotypes critiques trop naïfs et mal fondés.

Waalse arbeiders in de regio van Sint-Petersburg in 1900

DOOR
VLADIMIR RONIN

Samenvatting

Van zodra men vanaf 1897 in België begon te praten over een echte “exode des ouvriers belges” naar Rusland, ging ook de Russische pers aandacht schenken aan deze arbeiders. De Russen toonden toen een uiterst grote belangstelling voor België, vooral voor de arbeidersbeweging. Over het dagelijkse leven van de buitenlandse arbeider was echter weinig bekend. In het populaire tijdschrift *Mir Boji* van Petersburg verscheen al in 1900 een artikel van een onbekende Russische journalist, A. Novino, over het leven en de mentaliteit van de Belgische arbeiders in Rusland. Dit was een uniek en erg gedetailleerd sociologisch, etnografisch en psychologisch portret van ongeveer 300 Walen uit Charleroi die met hun familie naar de zuidelijke kust van de Finse Golf waren gekomen om er in een glas- en een spiegelfabriek te werken. Het ging ongetwijfeld over de “glacerie du Nord” die we uit Belgische bronnen kennen als het eerste Belgische glasbedrijf in het tsarenrijk.

Deze reportage is een schat aan kleurrijke informatie en aan treffende, maar soms ook vrij oppervlakkige waarnemingen door de auteur over de Belgische werknemers in het buitenland. De Belgen werden voorgesteld als geprivilegieerde elitearbeiders die snel, hard en handig werkten en hun Russische vakgenoten veel konden bijleren. Maar in hun dagelijkse leven blonken ze volgens de Russen niet uit in “beschaafde” levenswijze noch in properheid. Ze bleken dus geen Kulturträger, zoals het in Rusland toen van iedere westerling werd verwacht. Hun patriarchale familielevens werd door de Russische auteur ironisch beschreven, evenals hun “ongezonde” gewoontes, hun gebrek aan persoonlijke hygiëne, hun bijgeloof en primitieve vrijetijdsbestedingen, zonder meetings en discussies die men in Rusland als typerend beschouwde voor westerse arbeiders.

Al lag het culturele peil van deze 300 Walen ongetwijfeld hoger dan dat van de overgrote massa Russische arbeiders, de auteur vond de Belgen

te bekrompen en te weinig belezen. Hun kennis van Rusland zou schaars zijn en hun houding tegenover de Russen negatief en afstandelijk. Het blijkt echter uit het stuk in *Mir Boji* dat ze integendeel vrij veel contacten hadden met de Russische arbeiders, met hen als goede burens omgingen en pogingen deden om de Russische taal te studeren. De auteur had het wel met veel lof over hun liefde voor de kranten en voor de muziek, alsook over de democratische verhoudingen in hun milieu tussen de arbeiders en de directeur. Ook hun grote belangstelling voor politiek, hun pathetische vaderlandsliefde en hun sterke heimwee naar België waren opvallend.

De schets over deze Walen in de regio van Sint-Petersburg wijkt in enkele opzichten af van de reeds bekende verhalen van de Belgen in de Oekraïne of in de Kaukasus in het begin van de 20e eeuw, bv. wat betreft de sociale verhoudingen in de Belgische kolonie en de omgang met de Russische werkgenoten. In andere opzichten wordt het algemeen beeld van de Belgische economische aanwezigheid in het Russische tsarenrijk rond 1900 door het artikel in *Mir Boji* bevestigd en aangevuld. Bovendien vernemen we hieruit bijzonderheden niet alleen over het leven van de Belgen in Rusland, maar ook over de manier, waarop de Russen zelf, die zoveel ontzag voor en naïeve vooroordelen over vreemdelingen hadden, deze buitenlanders zagen en waardeerden.

Walloon Workers in the St.-Petersburg Area (1900)

BY
VLADIMIR RONIN

Summary

As soon as, from 1897 onward, people in Belgium started talking about a genuine “exodus” of Belgian workers to Russia, the Russian press also began to devote attention to this phenomenon. At that time, Russia showed an overwhelming interest in Belgium, especially in the workers’ movement. Not a lot was known, however, about the day-to-day life of a foreign worker. Already in 1900, an article by A. Novino, an unknown Russian journalist, appeared in the popular magazine *Mir Bozhiy*. It dealt with the life and mentality of the Belgian worker in Russia and was a unique and utterly detailed sociological, ethnographic and psychological portrait of some 300 Walloons from Charleroi, who had travelled with their families to the southern coast of the Gulf of Finland to work there in a glass and mirror factory. Undoubtedly, Novino meant the “glacerie du Nord” that we know from Belgian historical sources as being the first Belgian glassworks in the Russian empire.

This article provides us with a lot of colourful information and with striking, though sometimes quite superficial observations by the author of Belgian workers living abroad. They were pictured as privileged workers who worked hard, quickly and efficiently, and who could teach their Russian colleagues a thing or two. But according to the Russians, these Belgians did not excel in terms of “refined” lifestyle or tidiness. So they did not turn out to be the purveyors of culture, as Russians then expected Westerners to be. The Russian author gave an ironical description of their patriarchal family life; he did the same for their “unhealthy” habits, their lack of personal hygiene, superstitions and primitive leisure activities, which did not include meetings and social debates – two activities Russian readers felt were inherent in Western workers.

The cultural level of these 300 Walloons was undoubtedly higher than that of the bulk of Russian workers. Nevertheless, the author saw these

Belgians as too narrow-minded and insufficiently well-read. Their knowledge of Russia seemed to be meagre, their attitudes towards the Russians negative and standoffish. However, it becomes clear from the article that they did have quite a lot of contacts with their Russian colleagues, that they treated them as good neighbours and even tried to study the Russian language. The author praised their love for newspapers and music, as well as the democratic relationships that existed within this Belgian milieu between the workers and their management. Also their great interest in politics, their moving Belgian patriotism and their strong homesickness for their native country were striking.

The portrait of these Walloons in the St.-Petersburg area differs somewhat from the known stories about Belgians living in Ukraine or the Caucasus at the beginning of the 20th century, e.g. as far as the social relationships within the Belgian colony or the contacts with Russian colleagues are concerned. In other aspects, the general image of the Belgian economic presence in the Russian empire around 1900 is confirmed and complemented by the Novino's article. Moreover, the article gives us details not only about the lifestyle of the Belgians in Russia, but also about the way in which the Russians themselves saw and appreciated these foreigners.